



MARMITE & MICRO-ONDE

Spécial Conte de fées...
... à croquer

N°5



DANS LE GARDE-MANGER



Monstre (Philippe Caza)	1
Jack et les haricots (Jonas Lenn)	2
Le festin imaginaire (Jérôme Spen)	4
Les Fourneaux du destin (Matthieu Balay)	7
Gnome rôti aux champignons des bois (Théo Courtejoie)	9
Harry Cover (Philippe Heurtel)	11
Citrons (Annette Samec-Luciani)	12
Plus des camemberts, et le dico de M&M	

Armés d'une machette, Matthieu Balay, Philippe Caza, Théo Courtejoie, Willy Favre, Philippe Heurtel, Audrey Isbled, Jonas Lenn, Annette Samec-Luciani, Jérôme Spen et Treizième Tante ont exploré la jungle de l'imaginaire culinaire pour vous ramener les spécimens rares et exotiques qui composent ce numéro.

Les images de camemberts viennent de Les Etiquettes de camembert de Arielle Brau, aux éditions Syros Alternatives.



CONTES DE FEE, FANTASY ET INTERNET



Comme vous allez le constater, ce numéro 5 de *Marmite & Micro-onde* est très orienté fantasy et conte de fées. Mais, une fois passé au mixer *M&M*, vous vous doutez que le résultat ne peut pas être tout à fait sérieux. Si on aime les fées et les gnomes, ici, c'est surtout pour les manger. Nos grimoires magiques sont des livres de cuisine, et les magiciens qui œuvrent pour *M&M* ont troqué la baguette magique pour la spatule, la plume ou le pinceau.

André de Marigny, illustrateur bien connu de nos lecteurs, n'arrête pas de bosser. Grâce à lui, *M&M* est enfin sur Internet : allez sur <http://www.oeildusphinx.com>, cliquez sur *Marmite & Micro-onde*, et retrouvez les sommaires de tous les numéros. Vous pouvez également télécharger la version électronique de votre fanzine. Ça, c'est pour le côté micro-onde, mais que les amateurs des bonnes vieilles marmites rustiques se rassurent, la version papier existe toujours. Vous aurez donc toujours quelque chose pour emballer votre poisson.

Je vous laisse donc en compagnie de Jack (grimpeur de haricots), Koffang (cuisinier), Monstre (monstre), Narcifen-le-solitaire (ogre), Harry Potter (magicien), et Stravinsky & Butch (enquêteurs). La prochaine fois, *Marmite & Micro-onde* vous servira un buffet garni de science-fiction. Et cette fois, on tâchera de ne pas vous faire attendre six mois...

Philippe Heurtel, Mai 2002

Vous avez pu apprécier dans le numéro 4 la facette littéraire du dessinateur Philippe Caza. Après son hilarante Nuit des lasagnes, voici un texte bien différent. Vous n'en avez pas assez ? Rassurez-vous, vous retrouverez une autre de ses nouvelles, complètement déjantée, dans un prochain numéro.

S

MONSTRE – PHILIPPE CAZA

r

Monstre se réveille. Ça le met de mauvaise humeur. Il passe d'abord un moment à essayer de compter ses pieds. Il recompte plusieurs fois, mais il ne trouve jamais le même nombre. Ça le met de mauvaise humeur. Alors il a faim. De toute façon, il a tout le temps faim (et ça le met de mauvaise

humeur).

Quand il a fini son matelas, il descend sur la rive, bavant de son mieux. Bientôt, Monstre marche dans une eau noire comme la peste. L'eau est calme, lisse. Il entre dans ce miroir horizontal. Il se dédouble et s'inverse. Il est deux, ce qui est trop.

Mais au fur et à mesure qu'il descend dans l'eau, les deux images raccourcissent, s'interpénètrent... et enfin disparaissent. Il est zéro.

Qui a mangé l'autre ?... Monstre, ou son reflet ?

Né en 1967, prix Infini 1998 sous le nom d'Emmanuel Levilain-Clément, Jonas Lenn est l'auteur d'une trentaine de nouvelles. Critique pour Faëries, Ecrivains.org et Manuscrit.com, il prépare un roman et de nombreuses autres nouvelles et novellas orientées polar / SF.

Q

JACK ET LES HARICOTS – JONAS LENN

Q

J'l'ai connu, moi, le Jack, du temps où ils habitaient aux Quatre Vents avec sa mère, la Mathilde. J'les connaissais même d'avant que l'Hippolyte, l'père au Jack, ne s'fasse boulotter par les loups dans la forêt d'la Houssaie, un jour qu'y ramassait les châtaignes. Alors j'peux vous dire qu'y faut pas croire tout c'qu'on colporte sur son compte, comme quoi qu'il aurait grimpé jusqu'au ciel, et ces histoires de château dans les nuages, d'ogre et d'poules aux œufs d'or.

L'était feignant comme une cognée sans manche, le Jack. C'est pour ça que l'jour où la Mathilde l'a envoyé vendre leur vache au marché, c'te maudit drôle a rien trouvé d'mieux que d'échanger la bête contre une poignée d'haricots à un vagabond qui parlait comme un noble seigneur. Des haricots soit disant magiques. J'étais là quand l'gamin est rentré : j'étais venu faire un brin de causette à sa mère, lui expliquer qu'un homme lui serait bien utile pour empêcher les Quatre Vents d'tourner en mesure et le Jack d'pousser comme du chiendent. J'ai vu la pauvre femme éplorée ravalier sa colère, incapable de corriger son vaurien de fils qu'aurait mérité qu'on lui mûrisse l'cul à coup d'trique.

Faut reconnaître qu'y avait bien un peu d'magie dans les haricots. La Mathilde les avaient jetés dans la cour, de dépit. Au matin, il avait poussé une tige grande comme un baliveau d'cerisier, épaisse comme

l'ventre d'une couleuvre, avec une manière d'crosse d'évêque à l'extrémité. Ça a continué à grandir toute la journée, comme j'vous l'dis, si bien qu'à Vêpres, la rame était aussi haute qu'un mât d'cognac à la Saint Jean, pleines de petites fleurs violacées. Le lendemain, les fleurs s'étaient changées en gousses longues comme des cannes d'infirmités, et l'sommet du haricot s'perdait dans les nuages – faut dire que c'jour-là, l'ciel était bien bas.

Le Jack y est jamais monté, en haut du haricot. Il a à peine voulu y grimper pour ramasser des gousses. J'dis pas qu'à sa place, j'en n'aurais pas eu vite mon content, d'haricots. C'était comme une manne tombée du ciel, sauf que celle-là s'élevait au lieu de descendre. Ils en ont souper tous les jours, des haricots. Des cosses ou bien des graines. En soupes ou en ragoûts. En purées ou en tourtes. Des haricots mangetout à tout'les sauces. A la fin, le Jack il a vu rouge. Y s'est levée une nuit, a pris la hache de son père, qu'avait pas servi d'puis la mort du pauvre bougre, et il a abattu l'maudit haricot pour passer sa colère. Après, il est allé baguenauder dans la campagne, comme l'chien d'Jean de Nivelle. J'lai aperçu ce soir-là, dans le champ du père Pavard, sa cognée à la main. L'avait un drôle d'regard. J'me suis caché dans un fourré, pour l'observer. Il a continué son chemin du côté de la Chevêcherie, où c'est qu'habite le

toucheux, l'Gaspard. J'suis resté là tout tremblant, à prier pour la pauvre Mathilde et son misérable fils. Il est repassé une heure plus tard, le Jack, dans l'autre sens, un sac sur l'dos, qu'avait l'air de lui peser.

Après ça, des histoires ont commencé à circuler. Des histoires d'ogre, d'château dans les nuages et d'poules aux œufs d'or. Tout le monde y a cru comme un seul homme. Et ceux qui voulaient pas y croire, le Jack leur montrait l'tronc du haricot géant. On peut pas lui r'tirer, il a toujours eu d'l'imagination, le Jack.

On a retrouvé l'Gaspard le crâne défoncé, baignant dans son sang comme un goret au jour d'la tuerie. Tout le monde a cru qu'un démon avait fini par venir lui d'mander des comptes. Moi, j'ai tout d'suite compris d'où lui v'nait l'or, au Jack. L'Gaspard était un peu sorcier. Y travaillait pas mais il avait toujours des pièces pour payer son sel, ses harengs et son cidre. Y m'avait dit un jour qu'y pouvait fabriquer d'l'or avec du plomb : j'veux bien croire qu'y disait vrai, l'Gaspard.

Alors si vous entendez parler des exploits du Jack, croyez pas tout c'qu'on dit. Y a pas plus d'poule aux œufs d'or que d'beurre en broche. Je l'jure sur la tête d'la Mathilde, que j'aurais bien mariée si son bon à rien de fils l'avait pas rendue plus riche que l'châtelain. Et j'espère qu'à l'heure du châtimement, l'Diable lui en servira des haricots, au Jack, des pleines louches, jusqu'à la fin des temps.

LA CREMERIE DES FEES



Habitant les terres brunes de l'Alsace du Milieu, Jérôme Spen se passionne depuis des années pour l'imaginaire en images. Depuis 1997, il est rédacteur en chef de Cinétrange, un fanzine consacré aux films bizarres et underground. Il a aussi animé la rubrique ciné de la revue Phénix pendant plusieurs numéros. Aujourd'hui, il essaie de placer ses nouvelles de barjos chez qui en voudra. Cette enquête de Stravinsky et Butch n'est d'ailleurs qu'un épisode d'une future grande saga consacrée aux deux flics de l'imaginaire. Le Harry Potter en illustration est de Audrey Isbled.



LE FESTIN IMAGINAIRE – JEROME SPEN



UNE ENQUETE DE STRAVINSKY & BUTCH

Edmond Thorpes a les mains tremblantes tant il est fébrile. Il a tout préparé. Lui-même s'est occupé de la conception des cartons d'invitation qu'il est en train d'imprimer. Grâce à un membre de la Loge, il a contacté un staff de cuisiniers et de serveurs réputés pour leur discrétion moyennant finance. Sur la table déjà dressée, les douze couverts en argent sont répartis avec une régularité millimétrique. La salle a été décorée avec des tableaux de grands peintres du 21^{ème} siècle et une cheminée offrira une chaleur apaisante aux convives.

Edmond est nerveux, car c'est sur lui que repose le succès de la soirée. En tant que président de la Loge, il a composé le menu et il doit ramener les matières premières pour constituer le repas. Afin de garantir la fraîcheur des victuailles, il ne dispose que d'une seule semaine pour tout rassembler.

Dans une petite salle annexe, une console mémorique est reliée à un télépode. Sur l'ordinateur, Edmond clique pour régler des paramètres du logiciel. Il se choisit un avatar, puis lance le programme de transfert. Le compte à rebours est déclenché. Edmond se place dans le télépode. Il ferme les yeux. A présent, il est obligé de réussir. Cela fait des mois qu'il travaille pour mettre toutes les chances de son côté. Il a répété en simulation le scénario qui va se dérouler. Le plan est simple mais sa facilité est compensée par des méthodes radicales. Le télépode crépète en produisant de terrifiants arcs électriques, des particules incandescentes touchent le corps d'Edmond mais il est déjà ailleurs.



– Ô pauvre Hansel. Tu grelottes. Nous avons mangé les dernières miettes de pain qui restaient. Pauvres de nous, abandonnés par père et mère, seuls dans cette forêt

inhospitalière. Qu'allons-nous devenir ?

– Ne crains rien, Gretel. Il fait nuit. Espérons que la mort ne nous emportera pas dans notre sommeil. Espérons que notre sommeil nous fera oublier la faim pendant un moment. Demain, nous marcherons jusqu'à ce que nous sortions de la forêt.

– Tu as raison Hansel. Il ne faut pas se laisser abattre. Après tout, il y a plein d'animaux qui survivent dans la forêt, n'est-ce pas ?

La petite fille maigrichonne se recroqueville et vient se blottir tout contre son frère. Un immense cèdre leur servira de toit pour la nuit.

Le lendemain matin, ils sont toujours en vie, mais leur estomac se tord et réclame la becquée tel un oisillon affamé. Alors ils se mettent en route. Après avoir marché toute la journée, les enfants sont épuisés. Ils tiennent difficilement sur leurs jambes. Et soudain, leur salut se présente sous la forme d'une maison construite en pain d'épice.

« Regarde Hansel ! Regarde ! ». Les deux enfants vont pouvoir enfin manger à leur faim. Gretel court vers la maison, faisant voler ses longs cheveux d'ange. Déjà, elle sent la salive emplir sa bouche, rien qu'à l'idée du festin de friandises. Alors qu'elle se précipite avec ses petits pas d'enfant vers un des murs chocolatés, elle est fauchée par une balle de 22 long rifle, tirée depuis la forêt. La fillette tombe la tête la première sur le sol poussiéreux, à quelques mètres de la cabane en sucreries. Une tâche rouge et grandissante macule sa chevelure claire.

Hansel s'approche de sa sœur, les yeux emplis de larmes. La terreur qu'il ressent le change en statue de cire, un rictus glacé sur le visage. Tranquillement, l'assassin sort des bois pour apparaître au grand jour. C'est un homme massif et Hansel doit lever la tête pour apercevoir son visage. Il mesure au moins deux mètres, sa bedaine doit

peser une centaine de kilos et dans ses bras aussi épais qu'un tronc de sycomore, il porte un tube de métal effilé, à l'extrémité profonde et noire comme le fond d'un puits. L'ogre met en joue le garçonnet et lui lance d'une voix caverneuse :

– T'as un problème, moucheron ?

Une deuxième détonation retentit dans la forêt. L'ogre ne fait aucun effort pour soulever les deux petits cadavres et les installer sur son épaule. Leurs têtes pendent dans son dos de façon grotesque. Des deux petits gibiers, s'écoulent quelques gouttes de sang qui viennent salir la redingote du géant avant de tâcher le sol.



Alors que le soleil disparaît et plonge lentement la forêt dans un éclairage mauve orangé, la propriétaire de la maison sucrée rejoint ses pénates. La sorcière est surprise de découvrir deux grosses tâches rouges sur le sol. Du bout du doigt, elle goûte et reconnaît le liquide : du sang jeune et pur ; quel gâchis se dit-elle. Quelqu'un chasse sur le territoire réservée de la sorcière. Si ça se trouve, elle a manqué des proies de premier choix. La sorcière va à l'intérieur puis saisit son téléphone en massepain pour contacter la police.

Juste après avoir raccroché, la clairière se met à crépiter dans tous les sens. Des nuages de poussière se soulèvent pour former une spirale bruyante. Un violent éclair grille le sucre glacé qui recouvre les tuiles de biscuit, ce qui emplit l'air environnant d'une douce odeur de caramel.

– Rétrograde ! Freine ! Tire le levier d'urgence ! hurle le passager.

Le bolide s'arrête juste devant la maison de la sorcière dans un dérapage plus ou moins contrôlé, évitant de peu une catastrophe. Le passager porte des jeans et une veste en cuir. Il sort pour faire le

tour de la voiture et constater d'éventuels dégâts. L'autre est vêtu d'un complet gris et de lunettes noires très hautes et très larges.

A travers l'œilleton (un bonbon polo), la sorcière examine la carte de police des deux hommes. Celui qui est habillé élégamment se nomme H.R. Stravinsky, Commissaire de Police de l'Imaginaire. Et l'autre, plus débraillé, s'appelle Bill Butch, un nom ridicule se dit la sorcière. Un entretien s'ensuit, puis les flics examinent minutieusement les traces de sang ainsi que les empreintes de pas. Butch ne dit pas un mot et se contente de fixer la sorcière derrière ses lunettes.

Stravinsky s'adresse à son magnétophone : « Deux personnes de petite taille. Des enfants ou des nains. Une grande empreinte, je doute que ce soit un homme. » Il arrête son enregistrement pour s'adresser à la sorcière :

– Il y a des ours dans le coin ? Des grizzlis ?

– Je n'en ai jamais vu en tout cas, Commissaire.

– Et des enfants, vous en connaissez ?

– Hélas non. Pourtant, je les aime bien... (comme base de chili con carne pense-t-elle secrètement)

Puis Stravinsky se tourne vers Butch, qui a toujours l'air fasciné par la sorcière :

– Butch, tu peux me dire où on est, là ?

– ...

– Butch !! Tu me dis où on est ?

Butch sort enfin de sa rêverie et extirpe de sa poche un ordinateur portable. Un clapotis de touches plus tard, il donne sa réponse :

– *Hansel & Gretel*, paragraphe 4.

A peine a-t-il dit cela qu'il se tourne à nouveau et observe le visage de la sorcière, constellé de furoncles aux formes diverses et variées, et en densité plus forte sur son nez crochu.

– Très bien, dit Stravinsky. On sait qui sont les gosses. Par contre, l'énorme brute... Aucune idée...

Stravinsky & Butch prennent poliment congé de la sorcière et annoncent leur intention de suivre les traces de sang sur le sol, histoire de trouver une piste et de déduire des choses façon Sherlock Holmes. Stravinsky s'est déjà éloigné mais Butch reste en face de la sorcière. Celle-ci ne sait pas très bien ce qu'il lui veut.

– Monsieur ? Vous désirez autre chose... ? Monsieur ! Hého !

– Madame, vous êtes vraiment très laide, lance Butch avant de rejoindre Stravinsky au pas de course. La sorcière reste bouche bée. Jamais on ne lui a fait un tel compliment. Elle qui est si seule dans cette triste forêt. Peut-être que... Elle secoue la tête pour effacer ces pensées, puis s'enferme chez elle, de peur que l'assassin ne vienne lui rendre une visite.



L'être minuscule court depuis cents mètres maintenant. Jamais auparavant, il n'avait couru une telle distance à une telle vitesse. Lorsqu'il arrive au village, sa peau bleue est couverte de sueur et il est obligé de s'allonger quelques instants avant de pouvoir parler. Tous les autres schtroumpfs sortent de leur champignon pour se rassembler autour du coureur fatigué. Ils ont des regards inquiets et interrogatifs.

– Alors ! Parle ! dit le grand schtroumpf qui s'impatiente.

Mais le schtroumpf-éclaireur a beaucoup de mal à reprendre son souffle. Il enlève son bonnet blanc pour s'essuyer le front. La schtroumpfette arrive avec un cocktail revigorant à base de salsepareille. Même après une gorgée, les mots sortent difficilement de sa bouche :

– Il... Il... Il arrive.

– Comment ? Mais qui ? Qui ça ? Azraël ?

C'est le Grand Schtroumpf qui se charge de l'interrogatoire. Tous les autres sont pendus aux lèvres de l'éclaireur. Il ravale sa salive et fait non de la tête. Les autres sont rassurés, pas de félidé à l'horizon, c'est tant mieux.

– Gargamel ? ! Il a trouvé le chemin du village, c'est ça ?

Une nouvelle fois, la petite créature secoue la tête. Les visages se détendent. Leur pire ennemi n'est pas sur le chemin du village. Alors quoi. Que peut-il y avoir de pire.

– ... Le krakoukas ? ?

Mais non, ce n'est pas non plus le volatile monstrueux. Cela fait longtemps qu'il ne les embête plus. Peut-être a-t-il migré vers d'autres contrées.

– Ce n'est ni le krakoukas, ni Gargamel, ni son stupide chat... Alors, qui est-ce que ça peut bien

être ?

– Un géant... C'est un... géant. Pire : un ogre, je crois.

– Un ogre ? ! Balivernes, il n'y a pas d'ogre ici. N'était-ce pas plutôt l'ombre d'un arbre qui ploie sous le vent ? demande le Grand Schtroumpf, les mains sur les hanches et le regard suspicieux.

Et voilà que tous les schtroumpfs se tordent de rire, se prennent le ventre et se roulent par terre. Le schtroumpf-éclaireur a vu une ombre et ça lui a fait peur ! Comme cela est amusant ! Mais le coureur ne trouve pas ça drôle. Il prend sur lui pour se relever et hurle :

– Ecoutez-moi, il faut fuir ! Maintenant ! Il m'a vu et je suis sûr qu'il a pu me suivre !

– Schtroumpf-éclaireur ! intervient le schtroumpf à lunettes, je suis peut-être couard mais je n'ai pas peur des ombres ! Hi hi hi hi !

Le gnome bleu à lunettes n'a pas le temps de terminer son rire qu'une ombre apparaît au-dessus du village. Pas l'ombre d'un arbre, pour sûr. Pareille à une éclipse, une chose immense enveloppe soudain tous les membres du petit peuple dans les ténèbres. Avec la force d'un arbre centenaire qui se casse sous la tempête, la botte de cuir les écrase tous sans exception. Les rires se sont brusquement tus, à jamais. Tout s'est déroulé sans un cri, sans une lamentation. De ses doigts boudinés, l'ogre ramasse un à un les petits cadavres baignant dans une bouillie bleue, et les jette dans un seau. Il en profite au passage pour cueillir quelques champignons, autant de demeures devenues orphelines.



Merlin est un sorcier à la retraite. Il habite à une centaine de kilomètres du village des schtroumpfs.

A l'intérieur de sa petite bicoque, le sorcier à la longue barbe blanche remue une potion dans une marmite. Le vieil homme se sent tendu. Son cœur bat trop vite et oppresse sa poitrine, alors il concocte un médicament à base de plantes médicinales.

L'ogre n'y va pas par quatre chemins. Il défonce la porte en bois massif et pénètre dans la baraque comme le dernier des Wisigoths.

– Que me veux-tu, étranger ? Je n'ai ni or ni argent, et je suis usé par la vie, dit Merlin en guise de

formule d'accueil. Mais l'ogre n'a que faire de ses palabres. Il le saisit par le col de sa robe bleue et le menace :

– J'ai besoin de toi Merlin. Tu vas me fabriquer un sort, une de tes poudres d'escampette que tu sais si bien préparer.

– Seigneur, si je peux t'aider je le ferai, malgré tes méthodes de rustre.

– Il me faut une formule pour annuler les pouvoirs magiques d'un sorcier.

Merlin ricane doucement et se tient le dos. Ses trois cents ans lui ont rongé la colonne vertébrale.

– Ce n'est pas possible ! Les pouvoirs d'un sorcier sont ancrés en chacun des atomes de son corps. Même après sa mort, la magie subsiste...

– Oui, j'ai déjà entendu cette légende... Dans ce cas, fais un sort qui annule temporairement les pouvoirs d'un sorcier. Et ne me baratine pas. Je sais que c'est possible.

L'ogre relâche Merlin. Celui-ci rajuste sa robe. Après tout, qu'a-t-il à perdre ? Il n'a plus la force de lutter contre un tel géant. Oh, il pourrait utiliser ses pouvoirs, mais depuis quand ne s'en est-il pas servi ? Il est tout juste bon à préparer des potions, maintenant. Les incantations, il les a oubliées. La magie noire fulgurante, son éthique la lui a toujours interdit. Peut-être que la magie ne va pas rester en lui après sa mort, finalement. Le cœur plein de doutes, Merlin vide la marmite pour préparer une nouvelle potion.



– Butch ! Viens voir ! Je crois que j'ai trouvé quelque chose !

Butch fait le gars qui ne comprend pas, et Stravinsky a horreur de ça :

– Ben, Strav, c'est une vieille cabane abandonnée... On en trouve des centaines dans la forêt...

– Donne-toi la peine d'entrer et tu verras...

L'intérieur est un capharnaüm où reposent pêle-mêle des appareils électroniques éteints. Une console avec un processeur de trois terrahertz, un oscilloscope 3D dernier modèle, des télépodes à occlusion mémorique... Bref, le parfait outillage du braconnier des contes. L'ensemble des instruments est relié par un réseau tentaculaire

de câbles multicolores.

– Qu'est-ce qu'on fait, on attend son retour ? demande Butch.

Stravinsky ne répond pas et examine les lieux de plus près. Butch quant à lui, rejoint la voiture car le gyrophare clignote pour signifier un appel sur le Visio.

La lampe de poche de Stravinsky éclaire le dessous d'un meuble. Il aperçoit quelque chose, un papier qui traîne. C'est une carte de visite. Stravinsky jubile intérieurement ; il tient son homme. Butch accourt dans la cabane :

– Strav ! C'était Gargamel. Il dit qu'il n'a plus vu un schtroumpf depuis quelques jours. Il trouve cela étrange...

– Vraiment ? Je crois que nous avons trouvé notre suspect n°1.

– By jove ! Comment as-tu fait ?

– J'ai trouvé une carte de visite. C'est le gourou d'une sorte de secte : la Loge Gastronomique de New Caracas.

– Oui, je connais. Ce n'est pas une secte, mais une bande de riches qui font de la bouffe de haute voltige. Ils se payent du gibier qu'on

un repas !

– Bingo. Il doit cuisiner quelque chose de très spécial pour les membres de la Loge Gastronomique...



L'éponge traverse la salle de classe en volant, et tout le monde la suit des yeux. Tout le monde sauf Harry, qui contemple l'extérieur par la fenêtre. Depuis qu'il est au lycée, il doit suivre les cours de physique dite classique, et cela ne l'enchantait guère. Il pense déjà au cours d'éducation physique après la récré, où il pourra faire des courses de balais. Mais ces vagabondages d'esprit sont interrompus par un objet flasque et mouillé à l'odeur de craie. La trace blanche inscrite sur son front provoque le rire général. Mme Ygraine se charge de calmer tout le monde vite fait.

– Harry ! Et tous les autres aussi ! Suivez le cours, maintenant, ou c'est l'interrogation surprise !

Harry continue néanmoins dans sa rêverie, suivant d'un œil



pourrait pas s'offrir, même en mettant nos deux salaires ensemble. Et ils boivent du pinard plus vieux que ton grand-père. Ils mangent beaucoup, mais bon, j'ai déjà vu les types à la télé. Ce sont pas des ogres !

– Eh bien, c'est tout simple. Il a sans doute pris la forme d'un ogre. Je devine ce qu'il veut faire. D'abord Hansel et Gretel. Dans le conte, ils sont destinés à être engraisés puis dévorés par la sorcière. Ensuite les schtroumpfs. Gargamel rêve d'en manger si seulement il arrivait à en attraper un.

– Mais c'est horrible... Il prépare

l'exercice, au cas où une deuxième éponge viendrait s'abattre sur lui. Mais cette fois-ci, c'est le haut-parleur crachotant qui le fait sursauter. Tout le monde s'arrête pour écouter la communication du surveillant principal : « Votre attention s'il vous plaît. Harry Potter est demandé de suite chez le proviseur. »

Aussitôt, tous les occupants de la salle, et en particulier Mme Ygraine, le regardent d'un air suspicieux. Harry quitte sa place, penaud, pour aller arpenter les sombres couloirs du lycée. Il frappe chez le proviseur, et lorsqu'on l'invite à rentrer, il découvre avec

stupeur que le chef de l'école est ligoté et bâillonné. La porte se referme derrière Harry, laissant apparaître un géant qui atteint presque le plafond. Le garçon comprend qu'il doit réagir dans la seconde s'il veut échapper à son nouvel ennemi, sans doute une créature maléfique envoyée par Voldemort.

Dans le coin de la salle, il y a un balai qui dort dans un seau, sûrement abandonné par le concierge. Harry se précipite vers l'objet, mais les quelques pas qui l'en séparent sont de trop. L'ogre prononce les runes gaéliques recopiées par Merlin, exécute une gestuelle et finit par souffler de la poudre brune qui se répand partout dans le bureau du directeur. Les milliers de particules finissent par atteindre Harry, déjà à cheval sur le balai. Sa monture ne démarre pas, ne répond pas à ses sollicitations. Le balai ne volera pas. Harry a momentanément perdu ses pouvoirs, comme prévu.

L'ogre s'approche alors de lui. D'une main, il arrive à maîtriser le frêle enfant qui essaie de se débattre vainement. De l'autre, il met un sac en plastique sur la tête de Harry. Quelques minutes suffisent pour l'asphyxier complètement. L'ogre contient les ultimes efforts du jeune sorcier qui bouge ses membres de façon erratique. Puis il glisse le corps chétif et inanimé dans un sac de jute.



Stravinsky & Butch attendent le retour de l'ogre dans la cabane. Butch reçoit un nouvel appel sur son portable. C'est le proviseur du lycée de Harry Potter. Après avoir entendu toute l'histoire, les deux policiers cogitent :

– C'est quoi ce bordel ? laisse échapper Stravinsky. Quel est l'intérêt de manger du Harry Potter ?

– Hmmm... Peut-être pour un assaisonnement ?

Soudain, les machines de l'ogre se mettent en marche toutes seules. Des diodes clignotent illuminant la pièce d'un arc-en-ciel. Les ventilateurs produisent un courant d'air et l'air se charge en électricité. L'intérieur du télépode s'illumine et commence à crépiter :

– Vite Butch ! L'ogre se ramène !

– Qu'est-ce qu'on fait ?

– On retourne à New Caracas, direction la Loge Gastronomique. Comme ça, on les chopera tous en flag', ces enfoirés !



Un feu a été allumé dans la luxueuse cheminée. De riches notables entrent dans la salle et prennent place en faisant le plus de manières possibles. Les serveurs apportent les marmites en porcelaine décorées à la main. Avant de servir, ils mélangent à l'aide d'une louche argentée, l'onctueux velouté à la couleur bleutée. Lorsque le coup d'envoi est donné, les invités se régalent bruyamment de la soupe aux schtroumpfs. Certains s'esclaffent en voyant la langue de leurs voisins devenir bleue.

Les corps maigres de Hansel et Gretel font office de hors d'œuvres. La viande sèche et le peu de graisse font d'excellents rouleaux de printemps lorsqu'on les mêle avec des carottes et des pousses de soja pour adoucir le tout. Leur têtes ont été cuisinées à part pour faire du fromage, ce qui n'a pas été aisé puisqu'il fallait retirer les plombs.

Et enfin vient le plat principal que tout le monde attend avec impatience. Le petit Harry gît au milieu d'un plat sur un lit de salade, vidé de ses parties non comestibles. En accompagnement, on a fait de simples pommes de terre sautées aux herbes aromatiques. Pour garnir le tout, on lui a mis une pomme dans la bouche, à la manière d'un goret.

Chacun des notables a hâte de vérifier la rumeur et d'ingurgiter un morceau de garçon. Mais alors que le serveur découpe quelques tranches de cuisse, la porte de la salle s'ouvre brutalement et deux hommes font irruption, pistolet au poing.

– Police de l'Imaginaire ! Tout le monde contre le mur !

Stravinsky s'approche de l'homme en bout de table. Ce n'est plus l'ogre. C'est un petit monsieur chauve, à la moustache raide. Derrière ses lunettes, les yeux d'Edmond scrutent le vide. Il sait qu'il est fait.

– Edmond Thorpes, je suppose ? Vous êtes en état d'arrestation pour le meurtre de deux enfants appartenant à un

conte, pour le génocide d'un peuple appartenant au domaine du dessin animé, et pour le meurtre d'un héros de best-seller ; mineur qui plus est.

Murmures dans l'assistance. Tous les invités se lèvent sans opposer de résistance. Ces types ne sont pas des violents. Ils ont simplement assez de Kouronnes pour se payer un repas gastronomique imaginaire. Mais si Stravinsky a deviné que les créatures capturées doivent avoir un goût particulier que seuls les plus nantis peuvent se permettre, il ne voit toujours pas ce qu'un Harry Potter a de si succulent.

Il passe les menottes à Edmond Thorpes pendant que Butch s'occupe des autres.

– Bon Dieu, pourquoi avez-vous tué Harry Potter ? Vous vous rendez compte de la catastrophe ?

– Si je vous le dis, vous allez peut-être succomber à la tentation...

– Aucun problème. Je ne suis pas pour rien responsable de l'intégrité du collectif imaginaire...

– Eh bien, il paraît... Mais ce sont des histoires écrites par de vieux fous. Si l'on mange la chair d'un jeune sorcier, on peut récupérer ses pouvoirs. Ceci est possible seulement avec les jeunes, car leurs pouvoirs sont en pleine croissance. Imaginez tout ce que vous pourriez faire dans le monde réel avec les pouvoirs de ce garçon...

– Ouais, c'est ça. Ça suffit, maintenant, avancez. Vous expliquerez tout ça au juge.

Stravinsky et Butch ressortent de la salle et livrent l'ensemble des prisonniers aux paniers à salade venus en renfort. Stravinsky s'allume une clope, satisfait d'avoir bouclé l'enquête. Butch tient dans ses mains le petit ballon qui lui sert de ventre et dit :

– Tu sais Strav... Ça sentait rudement bon là-dedans... Genre bœuf bourguignon...

Stravinsky le regarde, hésitant entre la moquerie et l'inquiétude. S'il n'était pas là, peut-être bien que Butch aurait goûté au Harry Potter. Rien qu'une bouchée, mais il l'aurait fait. Alors pour se rassurer il lance à Butch :

– Tu changeras jamais, sale goinfre... Allez, viens. Je te paye un donut.

Malgré une passion dévorante pour la cuisine, Matthieu Balay ne s'est attelé aux fourneaux littéraires et culinaires qu'au cours de sa 24^{ème} année (dite également "An 2000"). Après quelques fictions publiées dans le fanzine Aeternus Methos consacré à Highlander (et quelques participations à des suppléments de jeu de rôle, mais promis, il en a honte), il a achevé un régime avant de s'attabler devant Les Fourneaux du destin. Pas particulièrement fondu de fantasy, il tente à intervalles répétés de concocter des textes plus contemporains (fantastique ou non) et moins gastronomiques.

a**LES FOURNEAUX DU DESTIN – MATHIEU BALAY****a**

Ah ! Tu es là ? Pas encore couché, à ce que je vois... Veux-tu une histoire avant d'aller dormir ?

As-tu déjà entendu parler de Koffang ? Non ? Tu es peut-être encore un peu jeune mais je ne doute pas que, tôt ou tard, son nom parvienne à tes oreilles. Surtout si tu continues ton chemin sur les routes de la gourmandise ! Et... cesse donc d'essayer de cacher cette miche de pain dans ton dos !

Sache au moins que ce nom est celui d'un des plus grands cuisiniers de notre ère, et qu'aujourd'hui encore, nombreux sont ceux qui utilisent ses recettes. Mais avant d'être une personne aussi célèbre, il fut un enfant tout comme toi, et c'est un peu de son enfance que je vais te raconter...

Un petit village anodin et paisible. A-t-il seulement un nom ? L'histoire ne l'a pas retenu. Une petite auberge sur le bord d'une route, comme il en existe tant d'autres, avec son propriétaire sympathique, du moins tant que vous commandez davantage de boissons. Auprès des fourneaux, ou pour s'occuper des chambres, il y a son frère et la fille de celui-ci. Puis vient l'anonyme, celui auquel on ne prête guère d'attention : un petit garçon dont les parents ont établi que son destin serait celui d'un aubergiste.

Dur apprentissage que d'effectuer les tâches ingrates qu'aucun n'aurait envie d'accomplir. Parfois, bien sûr, il aide en cuisine, activité ô combien plus prestigieuse mais guère plus exaltante. Ecraser en purée les céréales, préparer les légumes ou enfiler un animal sur une broche ne font pas vibrer le jeune garçon. Mais lui appartient-il de contester les choix que d'autres ont fait pour lui ? Tout juste se console-t-il en mangeant quelques restes de choix quand des voyageurs peu affamés en laissent dans leur écuelle.

Tu vois qu'il s'agit là de curieux débuts pour un personnage aussi illustre : l'ennui, le quotidien, et

aucun de ces signes que les contes prêtent aux enfances des héros. Mais c'est aussi que Koffang n'en est pas un et, quand bien même sa vie fut prestigieuse, on ne peut la qualifier de légendaire.

Quoi donc ? Mais oui... Ne sois pas si impatient ! Je continue mon histoire...

Un matin quelconque se levait sur l'auberge et, déjà, le personnel s'affairait aux tâches courantes, avec un entrain grandement dépendant du niveau d'éveil de chacun. L'enfant s'était difficilement extirpé de sa couche, aussi ses corvées lui prirent-elles un peu plus de temps que d'habitude : laver le sol de la cuisine, vider les cendres de l'âtre principal...

Dans la salle de l'auberge, un curieux visiteur fit son entrée. Le soleil était encore à parcourir les heures matinales et la mi-jour demeurait loin. Le voyageur, vêtu d'étoffe sombre, vint s'asseoir à l'une des trois tables. L'aubergiste s'approcha de lui pour prendre sa commande. L'homme attablé désirait manger. « Un vrai repas », précisa-t-il. L'aubergiste expliqua d'un ton conciliant que l'heure du déjeuner était encore trop éloignée, qu'aucune viande en broche n'était prête. Le voyageur répliqua qu'il souhaitait déguster un plat amplement plus raffiné qu'une simple viande grillée. Il mit alors ses pieds sur la table, présentant négligemment, mais à dessin, la lame d'une épée à la lumière du jour.

« Comprenez, monseigneur, que je ne suis pas grand cuisinier ! Je n'ai pas l'habitude de servir d'aussi illustres voyageurs que vous. Je connais tout juste quelques recettes de brouets sortant un peu de l'ordinaire, mais je n'ai rien qui puisse faire office de repas de fête.

– Il m'importe peu ! D'ici trois heures, j'exige qu'un mets raffiné me soit servi. Et si ce mets ne me convient pas, celui qui l'aura préparé périra sous mon épée.

– Mais, monseigneur...

– Il suffit ! N'ai-je pas été

clair ? »

L'aubergiste n'insista pas et se précipita vers sa cuisine. La sueur perlait à son front. Pouvait-il fuir ? Assurément non : l'auberge était sa seule richesse, et il ne pourrait évacuer sa famille suffisamment vite pour échapper à la folie sanguinaire de ce triste visiteur.

Un ronflement vint interrompre le fil de ses pensées. Son petit apprenti somnolait sur un tabouret, un seau d'eau posé à ses côtés, témoin de sa corvée inachevée. Méritait-il seulement ce nom d'apprenti, vu le peu d'attention que lui accordait l'aubergiste ?

Alors résonna de nouveau, aux oreilles de l'homme, la menace du sinistre client. « Celui qui l'aura préparé ... »

L'idée n'était pas noble, mais l'on préfère sacrifier la vie d'un autre plutôt que la sienne ou celle d'un membre de sa famille. L'enfant se réveilla instantanément sous les secousses infligées par son maître.

« Petit... Tu vois cette cuisine ? Pendant trois heures, tu pourras y faire ce que tu souhaites, comme tu le souhaites. Mais il faut, une fois ce temps écoulé, que tu aies préparé un plat. Puis tu le serviras à l'homme en habits sombres qui est assis à la table principale. »

Le jeune apprenti fixait l'adulte sans bien comprendre la pleine signification de ses paroles. Ce regard suscita un brin de remords chez l'aubergiste.

« Petit, sache que si ton plat ne lui plaît pas, cet homme te tuera. »

Le silence se fit lourd.

« Tu m'as déjà vu faire la cuisine. Tu t'en sortiras, j'en suis sûr... Dans trois heures, souviens-toi ! »

Du haut de ses onze ans, l'enfant tentait de décortiquer tout ce que lui avait dit son maître. L'élément le plus clair était sa mise à mort en cas d'échec, et cette idée l'effrayait terriblement. Il avait déjà vu quelques personnes rendre leur souffle sous l'effet d'une maladie, ou d'une plaie, et la douleur exprimée l'avait toujours marqué. A

présent, il se trouvait seul, sous la menace d'une mort difficilement évitable, dans une cuisine assurément trop grande pour lui. Avec quelques ustensiles, dont il soupçonnait à peine le rôle, accrochés aux murs... et deux petits fourneaux, qu'il avait lui-même allumés une heure auparavant.

Je dois t'avouer qu'à sa place, j'aurais sûrement paniqué et tenté de fuir, tout comme toi. Peux-tu imaginer pareille situation ? Je ne crois pas car même moi, en te racontant ceci, je ne saurais dire ce qu'il se passa vraiment dans la tête de ce garçon.

Etourdi sous le coup d'émotions contradictoires, l'enfant resta immobile presque une heure, à contempler la cuisine autour de lui. Puis, méthodiquement, quasiment en transes, il prit toutes les denrées se trouvant à sa portée et les étala sur la table. Mu par un curieux instinct, il les alignait avec ordre. Et lorsqu'il en eut terminé, une étrange sensation lui monta à la poitrine.

Un flot d'images s'imposait à son esprit. Là où, l'instant d'avant, il ne voyait que simples victuailles, il lui semblait à présent que s'étaient sous ses yeux de multiples pièces à assembler entre elles : des saveurs, bien sûr, mais aussi des formes, des couleurs... Il reconnaissait tel aliment qu'il affectionnait pour sa douceur, et il l'associait, par un mouvement de son esprit, à un autre dont le caractère poivré lui semblait complémentaire. S'il avait su ce qu'était la musique, ou la peinture, nul doute qu'il aurait vu tout ce qu'il avait rassemblé devant lui comme une gamme de notes à ordonner, ou une palette de couleurs dont les harmonies se présentaient naturellement à lui.

Saisi par l'inspiration, il commença à préparer un plat, selon ce que lui dictaient son cœur et les souvenirs de sa bouche gourmande. Il prit des morceaux de buffle cuits la veille et les jeta dans une petite marmite, avec à peine un fond d'eau. Après quelques minutes de cuisson, il ajouta un oignon tranché en fines lamelles, puis quelques herbes. Laissant mijoter le

tout, il prit quelques fruits qu'il coupa en dés, rajoutant une variété de tubercules préparés de la même façon. Il assaisonna le tout dans des tons suaves et amers, propices à souligner le goût de la bière, délicieuse boisson qu'il avait déjà pu lamper en cachette.

Voyant que sa viande mettrait encore un peu de temps avant d'acquiescer le parfum qu'il espérait, l'enfant improvisa même, à l'aide d'un peu de lait, d'œufs et de miel, une crème si douce qu'elle se serait trouvée digne de figurer à la table d'un roi.

Son ragoût de buffle aux oignons achevé, celui qui s'appellerait bientôt Koffang se préparait à confectionner un quatrième plat... lorsqu'une injonction provenant de la salle principale le fit sursauter. Il prit conscience que les trois heures qui lui avaient été accordées prenaient fin. Dressant rapidement ses trois préparations dans des écuelles, il les apporta, fier et digne, au sombre visiteur.

Tu me demandes s'il avait peur de mourir ? Eh bien non ! Ces trois heures avaient fait, du jeune enfant, l'homme qui prendrait le nom de Koffang. J'ai oublié de te dire que ce grand cuisinier fut également réputé pour sa prétention, et une sorte de sang-froid à toute épreuve. Il fut une époque durant laquelle, encore anonyme, il parcourait le monde en se proclamant « le futur plus grand cuisinier de tout l'univers connu » Cela le rendit souvent insupportable mais tous durent constater qu'il parvint à son but. Comprends-tu, maintenant, pourquoi l'enfant n'avait pas peur ? Il était désormais persuadé de son destin...

Tout le temps que dura le repas, Koffang regarda fixement l'unique convive, certain que l'excellence de ses plats était totale. A son esprit, même la plus totale mauvaise foi ne pouvait reprocher à sa cuisine d'être fade. Quant à la trouver « mauvaise », ce n'était même plus concevable pour lui.

Le repas eut lieu dans un silence total. « Religieux », pensa Koffang. Lorsque l'étranger lécha les

dernières traces de crèmes dans son bol, tout le personnel de l'auberge s'était rassemblé dans la salle, intrigué par l'absence de bruit. L'enfant jubilait, sentant sa victoire absolue. Enfin allait-on lui confier autre chose que du ménage ! Ce succès asseyait sa légitimité aux cuisines, ce nouveau royaume qu'il venait de découvrir.

Les écuelles vides, le voyageur posa son regard sur celui qui l'avait servi.

« Est-ce toi qui as préparé ceci ?

– Oui », répondit Koffang, laissant percer tout l'orgueil qu'il en tirait.

« Je te félicite, tu viens de gagner le droit de vivre. Quant à toi, aubergiste, ton stratagème n'est pas plaisant. Mais j'ai eu mon repas, voici donc ton paiement. »

La bourse remplie de pièces resta sur la table jusqu'à la sortie du visiteur. Toutefois, c'est bien l'aubergiste qui s'en empara, et non Koffang.

Voilà mon histoire... Oui, elle se finit ainsi. Koffang n'obtint pas tout de suite ce dont il rêvait. Il resta encore quelques années à faire le ménage pour son maître, qui n'avait rien compris aux talents de son apprenti. Mais les visiteurs qui eurent droit, en de rares occasions, à un repas cuisiné par ses soins, se le rappelèrent leur vie durant. Un jour, enfin, Koffang quitta cette auberge en cachette, persuadé que son destin était ailleurs. Sa véritable histoire commence là, mais il me faudrait plus d'une saison pour te la raconter. D'autres soirs, je te dirai comment il parcourut le monde, et les aventures qu'il vécut.

Mais une autre fois. Maintenant, il est temps d'aller dormir.

Note de l'auteur

Les Fourneaux du destin se déroule dans l'univers de *La Geste des Robes Bleues* de Nathalie Dau (à paraître), et a déjà été publié sur le site de l'auteur :

<http://www.argemmios.com>.

Théo Courtejoie vit aux portes des Ardennes belges, pays rude où les bois abritent farfafouilles et loups-garous. Ici, les rebouteux de villages se transmettent encore les anciennes recettes pour soigner verrues, migraines ou hémorragies. Avec la quarantaine et trois enfants, il aborde le rivage de l'expérience, celle qui rêve de se transmettre d'une manière ou d'une autre. Parce qu'il aime imaginer des mondes et raconter des histoires, il a tenté l'écriture. Ses nouvelles ont été publiées dans divers fanzines (Encre noire, Exilé, Hors-Service, Gamète...). L'illustration est de Willy Favre.

e

GNOME ROTI AUX CHAMPIGNONS DES BOIS

THEO COURTEJOIE

e

Ingrédients pour quatre ogres

- Deux gnomes bien en chair.
- Oseille sauvage, ciboulette et bouquet garni
- Une louches de saindoux
- Deux brassées de champignons des bois (préférez les variétés émétiques pour accompagner le gnome rural. Leur âcreté relève admirablement le goût de la viande)

Egorgez les gnomes et mettez-les à saigner la tête en bas pendant 6 à 8 heures. Récupérez le sang dans une bassine.

Dans le foyer de la cuisine, préparez un lit de braise. Embrochez les gnomes du rectum à la bouche, saupoudrez d'herbes aromatiques et ficelez le bouquet garni dans un orifice disponible. Comptez une heure de cuisson pour quatre livres de gnome. Au moment de présenter la viande, versez quelques louches de sang sur le feu pour aromatiser la fumaison.

Juste avant de servir, faites sauter les champignons dans le saindoux et présentez en accompagnement.

Ce plat de chasse s'accommode d'une ale brune corsée.

Mon secret : je remplace le saindoux par une motte de cellulite de nymphe, beaucoup plus fine au goût (mais aussi beaucoup plus rare. Si vous en trouvez, invitez-moi...).

e

Narcifen-le-solitaire exultait. Pour son anniversaire, Selgil-le-grêlé et Liceon avaient ramené deux donzelles dodues du peuple des gnomes. Enlevées dans la rosée de leur réveil, elles gémissaient doucement au fond des filets de chasse, et ne s'étaient pas gâté le sang à se débattre. Toutes fraîches, toutes jeunes. Très jeunes. Un chouia sous l'âge légal, peut-être. Baste, on n'allait pas gâcher la fête pour ce menu détail.

Surtout que Garamux, le dernier larron de ce fameux quatuor, avait passé les mâtines à courir le champignon. Ses paniers débordaient de cortinaires, de bolets, de russules et de collybies à pied velouté. D'une petite bourse qui pendait à sa ceinture, il sortit même une poignée de gyromitres à l'odeur de bouc. Le fin du fin, le régal suprême. Des champignons exquis, mais introuvables. Où diable ce vieux forban de Garamux les avait-il dégottés ? Narcifen, qui se targuait pourtant de connaître la forêt mieux que quiconque, ne put retenir un sifflement mêlé d'admiration et d'envie. Il y avait des lunes qu'il n'avait plus vu un gyromitre dans les parages. L'eau lui monta à la bouche.

D'excellente humeur, il commença par raser la chevelure des gnomettes maintenues sans douleur par les paluches poilues de Selgil et Garamux. Dans la foulée, il égorgea les filles d'un coup de couteau de boucherie avant de les pendre par les pieds à deux essés fichés dans le nœud d'une grosse branche. Il retourna quelques instants dans la cuisine pour charger l'âtre de bûches épaisses comme ses cuisses puis rejoignit ses compagnons à l'extérieur.

A leur habitude, assis sur des blocs de pierre grossièrement équarris, les ogres médisaient des ogresses, des pisse-vinaigres qu'ils prenaient soin de ne jamais inviter à leurs bacchanales. De temps à autre, l'un ou l'autre se levait et venait pincer la croupe grasse d'une des donzelles saignées comme pour mieux juger du festin à venir. Une main velue s'en allait alors tordre un mamelon exsangue et les ogres s'esclaffaient de leur bêtise à s'en faire péter les côtes.

Ils avaient déjà éclusé moult bières.

Vint le moment où le soleil s'empala sur la pointe des grands sapins de la vallée. L'orange du ciel rappelât les ogres à leur ouvrage.

C'était l'heure de l'embrochage, un art que Selgil et Narcifen maîtrisaient depuis l'enfance. L'un et l'autre saisirent un corps diaphane et le posèrent sur leur avant-bras, le cul tourné vers le ciel. D'un geste martial, ils devaient alors brandir la longue broche et l'enfoncer d'un coup sec dans le fondement. Narcifen prit tout de même le temps de détailler le renflement ciselé du sexe de sa victime. L'œil luisant, il remarqua la finesse de la toison pubienne naissante. Ces filles étaient définitivement trop jeunes. Il gloussa en pensant que les abattis, eux, n'avaient pas d'âge, puis enfila la broche noircie par le feu dans le petit anus rose, non sans ressentir une légère érection.

Les ogres menèrent leurs trophées dans la cuisine jusqu'à l'immense cheminée où luisait la sourde rougeur des braises. Narcifen posa les deux broches sur les tréteaux de fer forgé, les autres criaient et tapaient des mains. Aux premiers crépitements de la chair grillée, ils entamèrent une sara-bande improvisée. Sous le manche des broches, Narcifen glissa une petite courroie entraînée par un engrènement de pignons et de rouages depuis la roue à aubes du moulin. Les ogres pouvaient ainsi retourner à leur beuverie sans se soucier de surveiller la cuisson.

Le ciel avait viré au pourpre. Un vol de fée-souris passait au dessus des arbres. Liceon fit claquer ses mâchoires, les estomacs commençaient à gronder. Narcifen revint de la cuisine avec les amuse-gueules dans une main, trois flacons, le goulot pincé entre ses doigts, dans l'autre. Garamux jaugeât les bouteilles d'un air de connaisseur satisfait. C'était pas de la bibine. Narcifen lui lança une œillade et fit péter un premier bouchon qui fila vers le ciel, scintilla en accrochant un rayon de lune... puis explosa. Un flot de lumière blanche inonda le jardin, si crue que les ogres durent se protéger les yeux de la main.

Selgil étouffa un chapelet de jurons à faire blêmir un goblin des marais :

– Foutaison et damnascence, les sorciers-forestiers ! hoqueta Garamux. Ces fientes de vampires sont toujours à fourrer leur grand nez où et quand il ne faut pas...

Plusieurs silhouettes pénétrèrent dans le halo lumineux d'un pas martial et se déployèrent en demi-cercle, acculant les ogres à la maison.

– Ne bougez plus, tonna une voix grave. Plainte a été déposée par un peuple de la forêt. La perquisition de ce domicile a été ordonnée par le Grand Sage.

Les ogres s'habituèrent à la lumière. Progressivement les silhouettes prirent forme, révélant une demi-douzaine de quinquagénaires émaciés et sévères, sanglés dans un uniforme galonné de feuilles de

chêne. Les Forestiers rendaient une tête et plus de cinquante livres au plus petit des ogres, mais aucun ne se serait risqué à les affronter. Ils redoutaient la puissance des minces baguettes de bois passées dans les ceintures vertes.

Cinq sorciers s'arrêtèrent à une quinzaine de mètre du pas de la porte. Le sixième s'avança vers les ogres toujours immobiles. En plus des feuilles de chêne, il portait sur chaque manche les deux rubans d'écorce de forestier-chef.

Le sorcier tourna un instant autour des ogres, humant l'air comme un chien de chasse. Il repéra rapidement l'odeur de grillade, la suivit et pénétra dans l'ancre de Narcifen. Celui-ci regardait ses pieds. Ses congénères fixaient la cime des arbres. De la cuisine, on entendit bientôt d'énor-

mes jurons. Des « Horreurs ! » et des « Abomination ! » fusèrent, entrecoupés de bruits de casseroles valdinguant. Le forestier-chef réapparut à la porte, tremblant, cramoisi, étouffant de rage.

– Emmenez-les ! éructa-t-il. Qu'on les emmène devant le Grand Sage. Qu'ils y répondent de ce crime sans nom !

Les sorciers se regardèrent un instant, indécis.

– Euh... Nous les arrêtons sous quel chef d'inculpation ? demanda un des adjoints.

Le forestier-chef, écumant, leva un panier devant lui.

– Des gyromitres ! Le plus rare et le plus sacré de nos champignons. Protégé de la volve aux lamelles. Ces misérables ont osé cueillir des gyromitres !



LE DICTIONNAIRE DE M&M

Végétarisme :

Je préfère les aliments sédentaires. Après tout, une carotte est plus facile à capturer qu'un lièvre.

Philippe Caza

APPEL A TEXTE CHOCOLATE

Un message de Martine Loncan : la première anthologie thématique de onire.com aura goût de chocolat. Quelle qu'en soit la variété, SF, fantasy, fantastique, envoyez vos textes à l'adresse alicelechats@yahoo.fr avant le 1^{er} août 2002 (3000 à 30000 signes, format RTF). La publication en ligne des textes retenus aura lieu sur le site onire.com début décembre 2002.



LITTÉRATURE : HARRY COVER A L'ÉCOLE DES CUISINIERS



Harry Cover à l'école des cuisiniers
Tome 1 : *Harry Cover et la pierre chauffante*

Auteur : J.K. Rouleau

Éditeur : Fayots Junior

Couverture : Audrey Isbled

Harry est un jeune orphelin élevé par son oncle et sa tante. Ces derniers, ainsi que son cousin, lui mènent la vie dure. Mais un jour, Harry apprend qu'il n'est pas un garçon comme les autres. Ses parents, qui étaient de grands cuisiniers, ont été assassinés par Volauvent, un chef qui a basculé du côté obscur de la gastronomie : le fast food. De plus, Harry possède lui-même les pouvoirs d'un grand chef.

Après avoir fait l'acquisition du matériel scolaire obligatoire (tablier, fait-tout, *Plats et sauces : Manuel de première année*, et bien sûr l'indispensable spatule en bois), Harry fait donc son entrée à Poule Lard, l'école des cuisiniers, située dans un monde parallèle à celui des « Macdus », c'est-à-dire les personnes normales.

Mais Harry apprend rapidement qu'une substance extraordinaire, capable de transformer n'importe quel aliment en un autre, est dissimulée à Poule Lard. Et que Volauvent, son pire ennemi, projette de s'en emparer afin de dominer toute l'industrie agro-alimentaire.

Ce premier roman jeunesse d'un auteur jusqu'à présent inconnu est rapidement devenu un best-seller à travers le monde. J.K. Rouleau fait preuve d'une imagination débridée en décrivant ce monde caché peuplé de chefs prestigieux et de marmitons. Une grande attention est portée à la description du fonctionnement de Poule Lard, et aux matières qui y sont dispensées : cuisine à l'huile et au beurre, diététique, cours sur les ingrédients, maniement de la spatule...

Rouleau invente même un sport très populaire chez les cuisiniers,

l'équivalent de notre football : le « Quiche-tiède ». Deux équipes adverses doivent amener une quiche tiède dans les buts adverses, et ce avant qu'elle ne refroidisse (et, bien sûr, sans la renverser).

Voici donc un roman qui ravira petits et grands. Une adaptation cinématographique est en cours de réalisation par Chris Colombo. Et on attend avec impatience la suite des aventures du jeune cuisinier : *Harry Cover et la chambre des sucrés*.

Philippe Heurtel



LA CREMERIE DES FEES



Née en Corse en 1961, Annette Samec-Luciani réside depuis 15 ans en Californie, où elle enseigne la langue et la littérature françaises. Elle est l'auteur d'un roman (*Un Été dans l'île, Lacour, 1997*), un recueil de poèmes (*Le Rideau bleu, Lost Spirit Press, 1998*) d'un recueil de nouvelles (*Histoires de bonnes femmes, Editjinn, 2002*), et de quelques nouvelles à paraître dans les revues *Solaris*, *Khimaira* et *Unexplained*.

B

CITRONS – ANNETTE SAMEC-LUCIANI

B

Nous sommes nés, à quelques jours d'intervalle, sur le même arbre, un citronnier au tronc torve noirci par la foudre, aux racines de plus en plus tenaces au cours du temps ; un arbuste piquant qu'ils n'osent songer à abattre, malgré son aspect chétif, tant il croule sous les fruits.

Cette année pourtant, il n'y a que nous deux.

Peut-être en réalité sommes-nous plus nombreux, mais je ne peux voir les autres, tant je suis pris par notre amitié, une amitié douce et profonde, qui occupe mon espace, ma vue, mon énergie.

Car il en faut, de l'énergie, pour devenir citron !

Je ne dis pas qu'il soit facile de devenir autre chose, certainement. Devenir souris par exemple doit être éreintant : imaginez cet effort de chaque instant, rien que pour ces deux oreilles minuscules, et cette queue, et ce corps toujours en mouvement, cette course effrénée tout le jour, à éviter d'être attrapée en train de courir...

Mais enfin, devenir citron n'est pas de tout repos non plus : cela demande une extrême concentration, un contrôle absolu sur la tension nerveuse.

La contrepartie douce, plaisante est dans la présence amie, dans la passive immobilité de son existence.

Je suis situé à l'extrémité d'une branche très mince et grêle, vert et dur comme une petite orange ronde. Je me sens si léger, cependant, que j'éprouve souvent la sensation de m'envoler, car tu es juste au dessus de moi, large et jaune, tendre et ferme sous ta peau

épaisse, rassurant, attirant comme un soleil. Toute ma vie tu as été pour moi ce sourire bienveillant, cette chaleur fraternelle, et je pousse vers toi de toute ma tige, de plus en plus léger et heureux, heureux... Quand le soir tombe, un peu de rosée glisse de ta peau et m'inonde. La certitude de ce baiser du soir me le fait désirer, je vis le jour dans son attente, un plaisir délicieux me fait venir cette jeune amertume à l'intérieur, qui m'empêche de mûrir...

Hier, tu étais devenu si gros et si lourd, si plein de tendresse juteuse, que ta branche a cédé et je t'ai vu tomber doucement vers le sol, en une chute lente.

Tu es là à présent, juste au dessous de moi. Ta peau est demeurée intacte sous le choc.

Tu me regardes désormais par en dessous, et je prends conscience de mon poids tandis que je pousse, que je me fais aussi lourd que possible, dans l'espoir de pouvoir te rejoindre... Je voudrais secouer ma branche, mais le bras grêle me retient, la brise fait défaut : je ne peux qu'appuyer sur moi-même, de toutes mes forces...

Tu n'es pas malheureux ainsi, au contraire. Ta nouvelle position te convient. Tu me parles, c'est la première fois que nous entretenons ensemble un dialogue, grâce à cette nouvelle distance.

« Non, non, tu es bien là haut, où tu es. D'ici je vois le ciel entier, à travers les branches...

– J'ai froid sans toi...

– Je réchauffe notre tapis. Ne presse pas le temps de me rejoindre...

– Il me semble que je m'ennuie

de toi. Mon frère... Quand vas-tu cesser de te complaire en cette position ? »

Elle t'est si confortable, en effet, que j'entends ton silence, cette longue caresse qui agite la terre humide.

Les jours passent, et avec eux voici que ma peau change de couleur, que je me vide en dedans, brun et sec. J'ai tout à fait perdu l'espoir de te rejoindre.

En toi, la fissure s'est produite. Ta précieuse enveloppe s'est ouverte, ton ventre devient mou...

Mais la même fierté nous unit de notre arbre vivant, de cette mort qui nous laisse notre dignité, tandis que là-bas, dans les cuisines sombres, nos frères arrachés à leur source de vie pourrissent dans des bols, la peau tachée de moisissures vertes... Que notre mort à nous est douce et agréable ! Que notre amitié la mérite, notre amitié impérissable !

Tu atteins notre tronc commun par les racines. je te rejoins d'en haut, à travers notre sève.

Là, nous ne sommes plus.

Nous ne sommes plus qu'un.

Le sang commun de haut en bas, de bas en haut circule.

Que viennent les tempêtes, la foudre, le gel... Nous renaîtrons là. Toi et moi, plus forts.

La prochaine fois, riche de l'expérience, je mûrirai, et tu me laisseras être ton grand soleil.

Notre disque multiplié bondira à travers les branches...

Nous savons cela. Nous le savourons par avance. Nous sommes... tous les deux... de ceux qui savent...

Lisez... Les internautes peuvent télécharger *M&M* en couleur sous la forme d'un fichier PDF en se rendant sur <http://www.oeldusphinx.com>, puis en cliquant sur *Marmite & Micro-onde*. Pour la version papier, envoyez deux timbres, ou abonnez-vous pour trois numéros contre six timbres (n'oubliez pas de préciser à partir de quel numéro débute votre abonnement). Il est toujours possible de commander les numéros 1 à 4.

Ecrivez... Auteurs de nouvelles, poèmes, articles, illustrations, bandes dessinées : proposez-nous vos œuvres (joindre une enveloppe timbrée et auto-adressée pour la réponse). Tous les genres sont les bienvenus (littérature générale, SF, fantastique, polar, humour etc., etc.).

Oui, mais où ? Philippe Heurtel, 5 rue Dombasle, 75015 PARIS. e-mail : pheurtel@club-internet.fr